

Comte de Pasis,
De Fontenay,
Massin.

Ces vaillants disciples de saint Hubert chassent très-bien et ils ont d'autant plus de mérite que le pays est extrêmement difficile et les chemins affreusement mauvais ; aussi faut-il rendre hommage à leur courage, ce que je fais sincèrement. J'aurai du reste occasion de parler dans le cours de cet ouvrage des succès de plusieurs de ces intrépides veneurs.

Un veneur incomparable.

Description de la forêt de Tronçais.

La forêt de Tronçais, située dans l'arrondissement de Montluçon et à proximité du bourg de Cérilly (Allier), est une des plus belles de France ! Des bois de chêne et de hêtre y poussent avec une vigueur prodigieuse ! sa superficie est de onze mille hectares. La moitié, à peu près, est en vieilles futaies deux ou trois fois séculaires. Au milieu se trouve un rond-point nommé rond-gardien ! là, viennent aboutir neuf grandes lignes, toutes de douze mètres de large, s'étendant à perte de vue. Toutes ces routes conduisent à d'autres ronds-points auxquels viennent se joindre des lignes plus ou moins nombreuses, parfaitement entretenues. Du côté sud-ouest, on remarque de vieilles futaies très-claires avec prairies sous bois dans lesquelles se trouvent des genévriers épars qui forment un ensemble majestueux et sauvage tout à la fois !

Au nord et à l'est, les futaies ont été récemment exploitées. La vue domine une immense plaine de hautes bruyères et de taillis épars dans lesquels les grands animaux se plaisent à se remettre.

En suivant la route de Lurcy-Lévy on rencontre, à quelques kilomètres du rond-gardien, une immense pièce d'eau qui coupe la forêt en deux, d'un bout à l'autre. C'est là dans ces parages que commencent et finissent presque toutes les chasses. Cette nappe d'eau portait autrefois le nom d'étang Pireau, placée dans une riante vallée entourée de futaies. L'État a transformé cette pièce d'eau, il y a 35 à 40 ans de cela, en un vaste réservoir d'une étendue de six à sept kilomètres sur une largeur de 200 à 1,800 mètres, suivant les sinuosités du terrain.

La chaussée de la pièce d'eau mesure 33 mètres de hauteur, sur 300 de longueur et 30 de largeur ? C'est une œuvre d'art admirable. Les travaux faits pour la distribution des eaux ont été ingénieusement conçus et permettent à l'aide de larges conduits et de pelles à crémaillères de donner, suivant les circonstances, les volumes d'eau nécessaires aux besoins de la navigation.

De chaque côté la vue domine une immensité de bois dont le sommet se confond avec l'horizon. L'étang majestueusement placé au milieu paraît se perdre dans l'infini !

Celui qui examine la majesté de ces belles choses ne peut se défendre de lever les yeux au ciel et demander au Tout-Puissant de lui accorder de longs jours pour pouvoir toujours les admirer !!!...

Près de l'autre extrémité de la pièce d'eau, partie sud, se trouve un pont, à plusieurs arches en pierres taillées, bien

qu'à cet endroit, le réservoir soit plus étroit et couvert d'épais roseaux et arbrisseaux qui ne permettent pas à la vue de voir où commence et finit le large ruisseau qui l'alimente.

C'est dans cette partie resserrée de la forêt que se trouve le passage habituel des animaux sauvages pour aller d'un côté à l'autre chercher leur nourriture ou pour s'abriter dans les fourrés d'épines, de houx et de hautes bruyères !

Ce passage est considéré par les chasseurs à tir comme un véritable assommoir. Il existe en effet à cet endroit une partie marécageuse que les sangliers ne traversent jamais sans se souiller ! aussi l'a-t-on surnommée *la souille des sangliers*. A côté, dans un groupe d'arbres, une petite hutte en branches de genévriers et de fougères traîtreusement arrangée pour cacher le tireur. C'est à cet endroit que les maîtres d'équipage postaient les amis qui venaient les visiter et n'avaient pas l'habitude de voir fauves et noirs, se réjouissant à l'avance d'entendre raconter à la veillée les émotions des uns et les regrets poignants des autres !...

C'est au point central de cette vaste et majestueuse forêt nommée point du jour, que, sacrifiant le faite des châteaux, l'agrément des villes, au plaisir de la chasse, un veneur incomparable a transporté ses chenêts, afin de pouvoir s'adonner tout entier au culte de saint Hubert. — Il y a plus de cinquante ans de cela, pendant lesquels on peut évaluer sans porter atteinte à la vérité, les prises de ses sangliers, à au moins trente annuellement, ce qui ferait un total, aujourd'hui 1^{er} mai 1878, de quinze cents environ !

Bien vieux actuellement, M. le marquis de Beaucaire fut

un cavalier exceptionnel : d'une haute stature portant haut la tête ! et doué de forces physiques plus qu'athlétiques, courageux jusqu'à la témérité, bravant tous les temps, toutes les fatigues, il méritait, à juste titre, d'être nommé le roi des veneurs ainsi qu'on pourra le voir par la lecture de ses hauts faits cynégétiques.

M. de Beaucaire est le seul représentant d'une noble famille du Languedoc ! choyé à l'excès par sa bonne mère qui adorait son unique enfant, il prit dès sa jeunesse l'habitude de ne faire que ses volontés et satisfaire tous ses caprices ! Il eut de plus le malheur de perdre, jeune, cette excellente mère ! son instruction en souffrit beaucoup, à vingt ans il savait à peine signer son nom ! aussi fuyait-il la société dans laquelle il se trouvait mal à l'aise ! par suite, son amour-propre blessé l'avait rendu étrangement sauvage ! Aussi n'entreprendrai-je point de faire le portrait de cette nature exceptionnellement douée de qualités inappréciables et aussi d'un caractère susceptible et terrible tout à la fois ! j'avoue du reste que je suis fort mauvais juge de mes amis, les yeux chez moi n'ayant jamais su voir que le bien et le cœur, que pardonner les erreurs ; aussi ne parlerai-je que du veneur émérite dont j'ai été le camarade de chasse et qui, pendant bien des années, a fait mon admiration, comme elle a fait celle de tous ceux qui l'ont vu derrière ses chiens à la poursuite d'un sanglier ou d'un loup passant, franchissant, brisant tous les obstacles qui se trouvaient sur son passage !.... Un fait sans précédent donnera au lecteur une idée de son ardeur, de sa bravoure et de son intrépidité héroïque !...

Peu de temps après la joyeuse et mémorable Saint-Hu-

bert de Bourbon-l'Archambault, d'ardents chasseurs de Clermont, de Montluçon, de Moulins, attirés par le bruit et les succès cynégétiques du célèbre veneur de Tronçais vinrent s'installer, à Isle et Bardais, village à proximité de sa demeure, pour avoir l'avantage de le connaître et chasser avec lui.

M. de Beaucaire, possesseur alors d'une brillante fortune, grand, généreux, ne calculant jamais, avait chaque jour table ouverte. Une de ses faiblesses était d'aimer *l'encens*, les courtisans et les admirateurs de sa personne et de ses hauts-faits ! Dans ces cas-là, il ne se possédait plus ! Et il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait mettre sous la table les disciples de Bacchus qui voulaient se mesurer avec lui, de même lorsqu'il pouvait fatiguer et faire perdre au milieu de fourrés impénétrables les camarades en saint Hubert qui avaient voulu essayer de le suivre en chasse !

Il éprouvait un plaisir non moins grand à faire de bonnes plaisanteries aux chasseurs étrangers pour les dégoûter de venir dans son arrondissement lui disputer les bêtes noires.

Il avait toujours chez lui des traces de sanglier et, la veille des chasses de ses condisciples en saint Hubert, avec leur meute, il passait souvent des nuits à marquer l'empreinte des pieds de sangliers morts, sur le sol dans les chemins et sentiers où il savait que les valets de limier devaient faire le bois !.... Le lendemain il éprouvait un secret contentement en voyant l'embarras des piqueurs et l'étonnement des chasseurs en présence du mutisme incompréhensible de leurs meilleurs chiens ?...

C'était un petit travers, mais qui ne laissait pas que de lui faire des ennemis implacables.

Un jour de décembre de cette même année, des bûche-rons matinals aperçurent un grand sanglier traversant une des lignes du rond de La Cave, ils en informèrent aussitôt M. de Beaucaire qui fit prévenir de suite les chasseurs d'Isle et Bardais qu'il se rendait avec son équipage sur les lieux indiqués et qu'il les attendait.

Tous s'empressèrent malgré l'intensité du froid de répondre à cet amical appel !

Aussitôt réunis, les chiens d'attaque furent découplés sur la voie et quelques instants après l'animal fut lancé dans les taillis de la Grand'vente ! Le relais composé de 90 magnifiques chiens de Vendée fut donné et la chasse prit aussitôt une animation peu ordinaire ! Le sanglier après s'être fait rebattre dans les fourrés des prés logés, prit un parti, traversa les futaies du rond-gardien, des cabottes et se dirigea sur les cantons de Menecère !...

Le vaste étang de Saloup était gelé, les bords cependant n'étaient pas, à certains endroits, complètement pris ! Les chiens passent à pont neuf, et entrent en futaies en faisant un carillon infernal, à la vue de tous les chasseurs, à la tête desquels se trouve le maître d'équipage ! Le vaillant veneur, sans calculer le danger, sans hésiter, presse les flancs de son cheval et passe sur cette glace que le pas cadencé de son coursier fait doucement osciller !

Arrivé au milieu de l'immense pièce d'eau glacée, il tourne fièrement la tête, mais sans s'arrêter, et crie à ses nombreux confrères en saint Hubert qui le regardaient frémissants de crainte : Messieurs, « La glace porte ». . . .

.

Il arriva à l'autre bord sain et sauf, ce qui fut considéré par tous comme un fait miraculeux !

Je pourrais citer nombreux hauts faits aussi surprenants pour expliquer le mépris qu'il faisait du danger !... mais je me bornerai à raconter, très-succintement, ceux dont j'ai été le témoin !

Certain jour, surexcité encore par la présence de nombreux chasseurs et spectateurs, il franchissait à cheval l'*écluse* du canal du Cher !

Une autre fois, dans le cours d'une chasse, il tentait de franchir le canal du Cher ! mais le terrain mouvant ne permit pas à sa rude jument coquette de prendre son essort, cavalier et cheval tombèrent à l'eau et faillirent y rester !....

Un autre jour, il lançait son cheval à toute vitesse dans une fausse ligne de la forêt, il ne put détourner une branche d'arbre brisée qui lui entra dans la bouche et lui fendit la joue jusqu'à l'oreille !

Une autre fois encore, il fut emporté par quatre jeunes chevaux qui n'avaient jamais été attelés et qu'il surexcitait du fouet et de la voix. La voiture fit la culbute, le conducteur fut pris dessous et traîné, à plus de cent mètres ! Il eut l'épaule démise. Le bras mal remis ou pour mieux dire pas remis du tout par un rebouteur, renommé cependant, lui causa pendant plusieurs semaines d'affreuses souffrances qui ne l'empêchèrent pas néanmoins de chasser ! ne pouvant plus résister à la douleur, il envoya chercher à Moulins le docteur Bernard, son ami, qui lui remit le bras, mais ce ne fut pas sans peine.... Il ne fallut pas moins d'une heure et de douze hommes de force pour la mise en place !

Un autre jour, il recevait en chasse d'un chasseur maladroit, à la naissance du cou, à bout portant, un coup de fusil chargé de chevrotines ! heureusement le col de sa peau de chèvre et de volumineux pelotons de muscles amortirent la force des projectiles !... Il tomba de cheval et fut porté presque mort chez lui... Le soir même, pendant qu'on lui arrachait les plombs du cou, il sifflait des airs de chasse et, un mois après, il chassait avec le même entrain qu'avant !... Le sang de gentilhomme de vieille race se retrouvait toujours dans cette nature indomptée et indomptable.

Un jour de réunion à Bourbon-l'Archambault, la société Rallie-Bourbonnais chassait un sanglier dans la forêt de Grosbois ! M. Henry, riche propriétaire qui plaidait avec les fermiers des chasses, avait donné ordre à son garde de verbaliser contre les chasseurs qui se permettraient de passer sur les prairies enclavées dans les bois.

Dans le cours de la journée, la chasse les traverse et les chasseurs à la suite, mais en apercevant la plaque du garde, tous se sauvent dans toutes les directions.

Le maître d'équipage seul en voyant le serviteur et représentant de la loi s'avancer de son côté met son cheval au pas.

Votre nom ! lui demanda le garde.

Marquis de Beaucaire ! Et il ajoute d'une voix superbe ! si vous avez ordre de sévir contre lui ! vous avez là une bien belle occasion de faire votre devoir ? Et il repart gaillardement !

.
Artiste passionné, il avait acquis un merveilleux talent sur la musette façonnée sur ses indications dans des condi-

tions tout à fait exceptionnelles en si bémol et basses notes que le souffle de ses poumons pouvaient seuls faire aller ! Aussi la musette du marquis est-elle légendaire dans le pays : Elle se composait d'un volumineux sac de cuir enveloppé d'un velours soie verte, portant à une des extrémités un montant, en bois des îles, avec plusieurs gaines dans lesquelles s'adaptaient deux flûteaux à large pavillon pour le doigté, un gros et long bourdon en ébène pour l'accompagnement et un tube en argent pour introduire le vent nécessaire à produire l'harmonie des sons.

Pendant la saison des fêtes et apports, il prenait grand plaisir à parcourir les villages dans une voiture à quatre chevaux, acclamé toujours par la foule qui réclamait la musette ! la musette ! Il arrêta alors son char-à-bancs, sortait l'instrument, et faisait danser la jeunesse à cœur joie !... Il était jeune alors et ne demandait en paiement que la faveur d'embrasser les danseuses qui généralement s'y prêtaient toutes volontiers ! Et pour égayer et contenter les danseurs, il faisait apporter une pièce de vin qui se buvait à la santé du musicien ! aussi était-il très-populaire et très-aimé.... des danseuses...

Je n'entreprendrai pas de raconter les bonnes et mauvaises fortunes et les histoires et aventures de ce vert galant, et homme de fer, parmi lesquelles il en est cependant de bien bonnes !... je me résumerai à citer les faits cynégétiques les plus curieux, bien suffisants du reste pour intéresser les chasseurs ?

Un combat corps à corps d'un solitaire avec un veneur incomparable.

En 1854, un solitaire redoutable fut attaqué par l'équipage de M. de Beaucaire dans les cantons des forges de Tronçais, au milieu d'une compagnie de bêtes noires. Il essaye à plusieurs reprises de donner change, mais les vieux chiens Domino, Chalengo et Mont-d'or soutiennent vaillamment la réputation bien méritée des bâtards de Vendée ! Ils ne quittent pas leur animal ! ce sont toujours eux qui relèvent les balancés et les défauts, tiennent les abois sans jamais se faire blesser ? leur instinct est admirable ! ils connaissent parfaitement le danger qui les menace, de même que le renfort qui leur arrivera à un moment donné !

Chasseurs et piqueurs s'occupent tous de rompre les mauvaises chasses et à ameuter aux chiens de change ! tout se fait avec entente et réussit parfaitement ! Le solitaire est relancé, parcourt les cantons les plus impénétrables, traverse les vieilles futaies de Mora et celles du trésor et après trois heures de chasse des plus mouvementées, les chiens l'arrêtent à la queue de l'étang de Saloup ! l'animal s'enfonce et se perd dans la vase ! les chiens l'entourent mais perdant pied dans ce liquide boueux, ils sont sans force !..

Le sanglier de grande taille a tout l'avantage ?.... Il tue et écrase les plus hardis qui l'approchent !...

Malgré les inconvénients de la situation, les abois n'en sont pas moins bruyants et admirables !...

Aucun de nous n'ose s'aventurer par crainte de disparaître tout entier dans ces fondrières traîtresses !

.

Le roi des veneurs, le marquis de Beaucaire, comme toujours dans les cas difficiles, s'avance à cheval, la carabine à la main et arrive près du sanglier l'ajuste et tire !... le cheval effrayé, sentant ses forces paralysées sous l'étreinte des puissantes jambes de son cavalier, se renverse... Et sort avec beaucoup de peine du terrain mouvant dans lequel il est enfoncé jusqu'aux épaules.

Le grand maître veneur se trouve lui-même dans cette vase dégoûtante jusqu'au sein !

Le sanglier est devant lui qui pointe et le charge ! . . .

Le vigoureux chasseur n'a pas quitté son arme, il ajuste de nouveau son terrible ennemi, mais la boue amortit l'effet du marteau ! le coup rate !... Il se défend alors comme un lion !... Il frappe ! frappe toujours !... à chaque coup de crosse le sanglier recule !... blessé du premier coup de feu, il n'en est que plus furieux et cherche à briser et à anéantir son agresseur à coups de boutoirs sans cesse répétés !... Les coups de crosse parent les coups de tête et la lutte se prolonge !... Les chiens excités par la voix de stentor de leur maître, se jettent par intervalles sur l'animal, forcé alors de reculer pour défendre ses suites !... Mais aussitôt débarrassé de ses ennemis, il revient sur le chasseur !... et la bataille recommence de plus belle !... Les secondes sont des heures !

. . . Chacun de nous éprouve une angoisse indicible... La position n'est plus tenable !... Nous nous décidons à

avancer !... Mais impossible... Nos chevaux pris dans la vase refusent !... nous sommes au désespoir !

O ! Dieu tout-puissant, protégez-le !

.

A la vue de nos efforts, l'intrépide veneur a senti son courage se ranimer encore ? on aperçoit ses yeux briller comme des diamants !... au milieu de cette boue qui le couvre en entier !... Sa voix tonne et retentit dans les airs comme un appel suprême à ses quatre-vingts chiens ! à moi météore !... hallali turco ! hallali ! mes beaux !... Electrisée, la meute toute entière se précipite de nouveau à l'attaque de l'ennemi et le force par ses coups de dents répétés à se défendre et à se retourner !... Profitant d'un moment de répit, le grand maître veneur essuie de son mieux, avec le col de sa tunique, l'amorce de son arme et au moment où le sanglier en fureur revient sur lui, la gueule toute grande ouverte, il lui plonge le bout du canon dans le gosier... Le coup part sourd, effrayant, qui fait cabrer et sauter l'animal, s'aidant sans doute, à dix pas en arrière ?

Ce spectacle surprenant et imprévu tout à la fois, transforme instantanément nos émotions et provoque chez tous, en même temps que la satisfaction, une bruyante hilarité !...

Notre ami sort de la vase, ses vêtements sont en lambeaux, il est littéralement couvert de boue et méconnaissable !... on ne distingue dans sa figure que ses yeux étincellants... devant lesquels eût reculé d'effroi le plus hardi des mousquetaires.

Tous ceux qui ont connu le marquis de Beaucaire seront, comme moi, de cet avis ; c'est que la majestueuse forêt

de Tronçais ne verra plus sans doute pareil veneur et ses échos ne répercuteront plus les sons d'une voix aussi retentissante !...

Pour nous rassurer et se soustraire à nos étreintes, le marquis saisit sa trompe et sonne l'hallali avec une force de poumons à faire éclater le pavillon ?

.

Les défenses de ce terrible sanglier sont en la possession de madame de Beaucaire à Cérilly (Allier).

En 1855, le général, duc de Mortemart, qui se connaissait en hommes de guerre lui écrivait en ces termes :

Mon cher Marquis,

L'armée française se bat en Crimée, je puis être appelé à partir d'un jour à l'autre, pour lui prêter main-forte ! Je compte sur vous pour m'accompagner et m'aider à férer quelques bons coups d'épée à l'ennemi.

En attendant, je vous prie de chasser à Meillant à votre guise, votre plaisir sera le mien, nous réglerons le reste quand j'aurai la satisfaction de vous revoir et de vous porter les sympathies de madame de Mortemart, etc.

signé : G. DUC DE MORTEMART.

La prise de Sébastopol survenu rapidement ne permit pas de mettre à exécution le projet que les deux amis avaient formé, ce furent les sangliers de la vaste forêt de Meillant qui reçurent les coups destinés aux ennemis de la France !

Je ferai le récit des chasses les plus remarquables qui eurent lieu à un chapitre spécial.

Une Saint-Hubert du temps passé.

En 1840, soixante et quelques chasseurs s'étaient réunis à Bourbon-l'Archambault (Allier) pour fêter saint Hubert. Trois meutes de chiens de Vendée avaient été amenées par les veneurs des environs, appartenant l'une à M. le marquis de Beaucaire, l'autre à M. de Labrousse, la troisième à M. de Brugeat.

Les forêts de l'État étaient assez bien peuplées en bêtes noires, à cette époque, et tous se réjouissaient d'assister aux chasses dirigées par les grands veneurs d'alors, et aux bruyantes menées de ces vaillants chiens bien dignes de leur renommée. Aussi, dès le lendemain, grand jour de fête, tous les chasseurs étaient-ils sur pied avant l'aurore, cassant la croûte et arrosant la tranche de jambon des vins des meilleurs crus de Pouilly.

Quelques instants après, la fanfare du départ se faisait entendre, les maîtres d'équipage et tous les chasseurs montaient à cheval et se dirigeaient sur la forêt de Grosbois.

Un grand sanglier est donné au rapport et attaqué vaillamment par 120 chiens lâchés à la branche, qui font aussitôt une harmonie des plus réjouissantes et des plus animées. Le rapproché dure quelques minutes seulement, l'a-

nimal est lancé et aussitôt les bien-aller de trente trompes se font entendre sans discontinuer un seul instant. Mais, comme tous les vieux sangliers rusés, l'animal rebat ses voies, va se jeter dans une compagnie de bêtes noires et donne change. Les chiens se divisent, plusieurs chasses se font entendre sur différents points de la forêt. Les postes sont aussitôt doublés et les coups de fusils retentissent de tous côtés. L'animation des hommes, des chevaux, des chiens, entretenue par le bruyant son des trompes, forme un ravissant spectacle, et l'ouïe n'est pas moins charmée que la vue ; l'hallali se fait entendre par intervalles et finit de réjouir les chasseurs.

Dans le cours de la chasse, un ragot veut débucher sur la forêt de Messarge. Sa vue excite la curiosité des chasseurs, et tous prennent plaisir à voir la vitesse de la course, lorsque tout à coup apparaît un cavalier dans la plaine. Il charge le sanglier, et la rapidité de son cheval est telle qu'il aborde la bête noire et marche pendant quelques instants côte à côte avec elle, le fusil au poing. Au moment où l'animal franchit un large fossé et retombe sur ses quatre pieds, il reçoit, entre les écoutes, un coup de feu qui l'étend raide mort sur le talus... Bravo ! c'est le marquis de Beaucaire qui l'a si bien paumé !

Une fois les compliments et les félicitations adressés au grand maître sur son habileté et la vigueur extraordinaire de son fameux cheval Tortin, le fouail terminé, chasseurs et chiens rentrent en forêt. Après trois quarts d'heure de marche environ, une chasse des plus ronflantes se fait entendre. Tout aussitôt les chiens rallient à la voix et les chasseurs à la trompe, l'animation redouble et se continue jus-

qu'à l'approche de la nuit. A ce moment, tous les chasseurs se réunissent pour arrêter les chiens.

La chose faite, tous reprennent le chemin du logis au son de la retraite prise. En se retrouvant, les chasseurs comptent au nombre des morts cinq beaux sangliers, ma foi !

En rentrant à l'hôtel Vigan, M. de Beaucaire apprend que son excellent ami M. de Saint-L..., vient d'arriver et qu'il est dans sa chambre au deuxième étage : charmé de cette bonne nouvelle, l'intrépide veneur presse les flancs de son cheval, et sans hésitation le fait grimper, toujours courant, jusqu'au deuxième étage, pour avoir la satisfaction de serrer plus vite la main de son bon et brave camarade et de lui exprimer tout son contentement de le revoir.

La démonstration d'amitié terminée, la descente des deux étages s'opère sans accidents !...

La dernière marche de l'escalier du second porte encore l'empreinte des pieds du cheval ; les curieux peuvent la voir encore aujourd'hui.

Quelques instants après, la cloche de l'hôtel appelle tous les chasseurs, qui, sans se faire attendre, se rendent dans la salle à manger.

Les places d'honneur désignées et occupées par les maîtres d'équipage, tous se mettent en mesure de calmer l'appétit surexcité par la course et le grand air. Aussi le commencement du dîner ne fut-il pas très-bruyant, mais peu à peu la tête des plus ardents s'anime. Arrivé au dessert, M. de Beaucaire, très-satisfait de la manière de chasser des trois meutes réunies, propose à ses deux camarades de leur acheter leur équipage composé ensemble de soixante chiens. L'un et l'autre consentent, mais moyennant un prix

très-élevé. Le grand veneur l'accepte sans sourciller. Aussitôt tous les convives se lèvent au milieu des hourras.

Emu par ces chaleureuses et bruyantes acclamations, le grand veneur se lève ; sa haute stature, sa tête superbe, le feu étincelant de ses yeux, ses mouvements nerveux et énergiques imposent le silence à tous.

« Je vous remercie, messieurs, mille et mille fois, dit-il, du témoignage d'amitié et de sympathie que vous m'exprimez si chaleureusement ; je ne saurais jamais vous dire combien j'en suis touché et combien je suis heureux d'être au milieu d'aussi bons et d'aussi braves camarades : permettez-moi à mon tour de boire à votre santé. »

Et, saisissant un globe à fromage :

« Versez, dit-il, à plein bord ! Je veux en buvant au bonheur de vous tous réunis, demander au grand patron des chasseurs et au dieu Bacchus de protéger leurs fervents disciples en répandant dans nos cœurs cet esprit d'union et d'entente qui fait notre joie aujourd'hui ! C'est un bienfait des dieux que nous ne saurions jamais assez apprécier. Plaise au ciel de nous continuer cette faveur inappréciable et nous procurer pendant longues années le plaisir de courir ensemble le gibier de notre choix, le grand sanglier, et de sabler le soir les produits de nos grands crus de France, qui réjouissent le cœur et l'esprit.

« Je bois à la santé de tous et à nos futurs succès ! »

Et, d'un seul trait, le roi des veneurs vide la coupe pleine de vin mousseux !.

.

Un hourra général acclame le grand veneur, et tous veulent répondre à ce pétillant toast. Le champagne coule aussitôt à flots, les verres se choquent et tous les bras se tendent dans la direction du vaillant disciple de saint Hubert et de Bacchus.

Il existait, à cette époque, une singulière croyance : c'est que la *casse* portait bonheur ; aussi, après force libations, on entend tout à coup le bris de verres, d'assiettes, de glaces, etc. La voix du grand veneur n'est plus écoutée.

Surexcité lui-même par l'entrain et la gaieté, il se lève en disant : « Ah ! vous voulez tout casser pour que cela nous porte bonheur ? Attendez..... »

Il sort et rentre quelques instants après dans la salle à manger, portant son cheval sur ses épaules et le lance sur la table qui se brise avec un fracas épouvantable.

Le cheval se relève effrayé, bondissant à droite, à gauche. Les chasseurs poussent des acclamations étourdissantes ; les maîtres de l'hôtel, des cris de paon, qui attirent, en grande partie, les habitants de la ville.

M. le maire se présente, ceint de son écharpe.

Le silence se fait.

« Messieurs, les habitants de Bourbon-l'Archambault sont certainement très-heureux de posséder dans leurs murs l'élite des chasseurs et des veneurs du Bourbonnais, mais permettez-moi de vous dire que votre trop grande gaieté a inquiété quelques esprits ; et je viens vous supplier, messieurs, de vous modérer, d'être moins bruyants en fêtant vos succès de chasse. »

M. de Saint-L... s'avance auprès du représentant de l'autorité.

« Monsieur le maire, nous déclarons hautement tout notre respect pour l'autorité administrative et toutes nos sympathies pour votre personne, en même temps que notre estime pour les braves habitants de votre ville ; et pour vous en donner la preuve, nous allons, monsieur le maire, nous conformer au désir que vous nous avez exprimé en termes si courtois, et être beaucoup plus calmes.

« Mais, monsieur le maire, permettez-moi, personnellement, de vous demander une grâce : celle de vous faire une communication.

« Il s'agit d'un engagement insensé, pris avant notre arrivée ici, avec un de mes amis qui me faisait redouter votre présence, monsieur le maire, et votre sévérité. J'ai été assez fou, pour parier vingt-cinq louis que si vous vous présentiez parmi nous, je vous ferais boire du champagne dans votre chapeau. »

Hilarité générale !

Stupéfaction de M. le maire, qui ne sait comment prendre la plaisanterie.

— Rassurez-vous, monsieur le maire, répond notre ami. Si je gagne les vingt-cinq louis, je les destine aux pauvres de votre commune, et c'est à vous qu'ils devront ce secours.

— Soit !

Le champagne est aussitôt versé par plusieurs bras empressés dans le couvre-chef de M. le maire, qui, sans hésiter, sans sourciller, boit à un des bords de sa coiffure.

— Bravo, bravo, monsieur le maire ! En triomphe M. le maire !

Notre ami, le grand veneur, prend M. le maire à cheval sur ses robustes épaules et le promène en triomphe dans la salle.

Au même instant, un bien-aller sonné par trente trompes se fait entendre, suivi de la fanfare : *les Honneurs !*

La musette du marquis de Beaucaire est apportée et aussitôt un bal est organisé.

Les plus belles filles sont recherchées, les gy-gouys (invite d'usages à embrasser sa danseuse avant la bourrée) durent des minutes ; les bourrées sont interminables, car le musicien a entrepris de lasser les danseurs et les danseuses. Le son harmonieux de l'instrument champêtre égaye tous les assistants ; les punchs brûlent aux quatre coins de la salle et tous boivent et sautent à cœur joie.

Les ménétriers de la localité sont requis et succèdent à notre ami désireux de passer la revue du beau sexe.

Nous sautions et dansions encore lorsque le jour vint nous surprendre.

Une chasse au clair de la lune.

En 1852, une affaire importante m'avait appelé au Montet-aux-Moines. Quand elle fut réglée, je me rendis chez M. de Beaucaire, à son habitation du Point-du-Jour.

— Ah ! mon ami, s'écria le marquis, en me voyant arriver, vous venez bien à propos, j'ai besoin d'un sanglier pour

donner à un de mes amis qui marie sa fille. Voici huit jours que je bats la forêt sans pouvoir réussir à le prendre. Espérons que, réunis, nous serons plus heureux ! Mais je suis forcé d'aller demain acheter des chevaux à la foire de Saint-Amand et ne pourrai chasser avec vous ! Comme le temps presse, vous irez quand même au bois avec l'équipage, et si vous trouvez un sanglier, vous l'attaquerez et tâcherez de le prendre ; je vous donne carte blanche.

En entendant cette communication, ma joie fut grande, et, comme j'étais plein d'ardeur alors, je répondis à mon ami.

— A l'œuvre tout de suite ! Donnez-moi un homme pour m'aider à faire le bois et je pars dans un instant.

Les bêtes noires n'étaient pas très-nombreuses à cette époque dans la forêt de Tronçais, elles étaient même très-rares.

Mon ami avait peu de foi en mon expérience, aussi s'empressa-t-il de me faire servir à déjeuner et de me désigner un des hommes de l'équipage pour m'accompagner.

Deux heures après j'étais en forêt, marchant vivement, scrutant les sentiers, chemins et bordure du bois.

Tout-à-coup j'aperçois, sur le bord d'un fossé, un beau pied de sanglier à son tiers an. Il entrait dans les fourrés de Pont-Charreau, et je jugeai qu'il devait y être baugé, car c'est une ruse des vieux sangliers de se remettre sur les lisières de bois plutôt qu'en pleine forêt.

Pour bien m'assurer de sa demeure, je fis plusieurs enceintes, et, ne le trouvant pas sorti, je dus conclure qu'il était cantonné.

A la chasse comme à la guerre et en amour, chacun avise au moyen le plus certain de réussir.

Je m'empressai donc d'effacer les traces de l'animal partout où je les rencontrais, afin d'éviter qu'un rival en prît connaissance et me le disputât peut-être, et aussi pour pouvoir mieux distinguer celles du lendemain, dans le cas où il reviendrait sur ses voies.

Une fois l'animal rembuché, je reprends le chemin du Point-du-Jour et dis à mon ami, en arrivant, (pour ne pas le préoccuper,) que j'avais bien rencontré les traces d'un bel animal à son tiers an, mais de vieux temps ; qu'il faisait tête sur Pont-Charreau ; que, quoiqu'il en fût, j'irais de ce côté dans l'espoir de le rencontrer.

— Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous accompagner demain, me dit l'habile veneur, car, à coup sûr, s'il y est, nous le prendrions.

— Il est bien certain, mon bon ami, lui répondis-je, que vous n'y étant pas, le sanglier aura beau jeu et grande chance d'échapper à mes coups.

Mon excellent ami n'avait confiance qu'en lui ; il était terrible sur toutes les questions de chasse et n'admettait pas que d'autres que lui pussent réussir.

Le soir venu, je fis garnir les fontes de la selle de mon cheval de provisions de bouche, et, le lendemain, j'étais au bois au petit jour avec le piqueur.

On attaquait de très-bonne heure dans ce temps-là.

L'équipage devait partir à huit heures et les chiens être hardés à neuf heures sur une des lignes du trésor attenant à Pont-Charreau.

Le piqueur examinait de son côté les cantons d'Ainay-le-Château, et moi, la lisière des bois donnant sur la plaine de Saint-Bonnet-le-Désert.

Je marchais vivement, lorsque le hasard me fit faire la rencontre de deux ouvriers de bois qui se rendaient à leur travail habituel.

Je demandai très-gaiement, et en plaisantant, à l'un deux, s'il n'avait pas vu de pied de loup.

— Ma foi, non ! répondit-il ; mais j'ai rencontré un beau pied de sanglier, tout frais, qui rentre dans les bruyères de Saint-Bonnet.

— Faites-le-moi voir, lui dis-je, et je vous donne le prix de votre journée.

— Bien volontiers.

Et nous voilà en route !

Arrivé à l'endroit désigné, je reconnus parfaitement mon sanglier de la veille rentrant dans les fourrés de Pont-Charreau.

Il ne m'en fallait pas davantage.

Je m'empressai de me rendre au relais où le piqueur et moi devions nous rencontrer.

L'équipage de M. de Beaucaire se composait alors de quatre-vingts chiens français de Vendée ; mais, dans le nombre, vingt-cinq étaient réservés pour la chasse de chevreuil. Il n'y avait donc attachés à la harde que cinquante ou cinquante-cinq chiens dans la voie du sanglier, ce qui était plus que suffisant pour bien chasser.

A neuf heures, le piqueur arrivait et me dit en souriant qu'il avait bien trouvé les traces du sanglier... mais aussi, ma brisée.

Nous partons immédiatement avec douze chiens d'attaque. Nous les découplons aux branches ; nous entendons aussitôt un rapproché admirable. Le sanglier, baugé non

loin de la brisée, est attaqué : les hardes de meute sont données. tous rallient promptement et l'ensemble des chiens, appuyé par les trompes, fait une musique des plus animées, des plus réjouissantes.

Peu accoutumé alors à une aussi brillante harmonie, je sautais de joie sur la selle de ma vigoureuse jument qui semblait partager mon allégresse.

L'animal s'engage dans les cantons du Trésor, prend les futaies de Mora, celle des forges de Tronçais, s'en va dans les ravins et carrefour de la Bouteille, se fait battre et rebattre dans des fourrés impénétrables. revient par l'étang de Saloup et se fait chasser jusqu'à la nuit dans les fourrés de Soulisse.

Je l'avais tiré de cheval et manqué, en traversant une des lignes du rond de Beauregard. J'étais fort contrarié de ma maladresse, au point que j'en aurais, je crois, mordu un fer rouge de rage. La nuit arrivait rapidement. Il n'y avait donc plus d'espoir de l'ajuster de nouveau.

Mais, avec une volonté comme celle que j'avais dans ma jeunesse, que n'aurais-je pas entrepris ! Aussi me vint-il à l'esprit la pensée de le chasser toute la nuit au clair de la lune, qui était au plein, et de le tuer le lendemain au nez des chiens.

Je dis donc aux hommes de l'équipage d'arrêter la meute et leur proposai, en même temps, de leur donner un double louis s'ils voulaient faire ce que je leur commanderais.

— Parlez, monsieur, et, si nous le pouvons, nous le ferons bien volontiers.

— Eh bien ! leur dis-je, voici ce que je voudrais : la nuit

approche, mais un magnifique clair de lune s'annonce. Arrêtez les chiens, couplez-les et emmenez-les au Point-du-Jour. Laissez-moi seulement les quatre plus vigoureux et un homme de l'équipage pour m'accompagner au village des Chamignieux, afin de les faire restaurer, de laisser souffler aussi ma jument, et dans deux heures au plus, je serai à la brisée, là où vous aurez rompu.

— Ramenez-moi les vingt-cinq chiens de chevreuil et, avec les quatre chiens retapés, nous reprendrons la voie de notre animal, nous le chasserons toute la nuit et demain matin, ventre saint-gris ! nous le prendrons par les écouteles, j'en réponds sur ma tête.

Les quatre hommes d'équipage, aussi robustes qu'intrépides, accueillirent chaleureusement ma proposition et se mirent aussitôt en devoir d'arrêter la meute : ce qui fut facile, car elle était épuisée.

Les trois hommes partent : un reste avec les quatre chiens reconnus les plus courageux et les plus mordants. Je les emmène réparer leurs forces abattues à l'auberge la plus proche.

La besogne consciencieusement faite, je repars pour le rendez-vous où m'attendaient le piqueur et ses aides. Nous découplons les quatre vaillants chiens sur la brisée du sanglier et peu après les vingt-cinq chiens de chevreuil.

Ces derniers, qui ne chassaient pas souvent et étaient très-ardents, empaument la voie que brûlaient de gueule les quatre chiens d'attaque, et alors commence un branle-bas vraiment infernal.

Le sanglier, qui avait été promené toute la journée par la meute, était las : il s'était remis dans les futaies de houx

et de hêtre de Villegeot, non loin de la brisée. Il est relancé ; il s'engage dans les futaies de la Grand' Borne, les hommes de l'équipage lui barrent le passage avec leur trompe, sonnant à tout rompre, sur le chemin du Rond-de-la-Cave, pour le retenir le plus longtemps possible sous ces grands bois, dans lesquels on entendait un carillon diabolique qui transportait les chasseurs, les cavaliers, les chevaux et les chiens.

Impossible de dire les émotions que tous éprouvent en entendant ce bruit enchanteur, qui retentit dans la vaste forêt que tous les échos répètent à la fois.

Les silhouettes et les ombres des fauves, leurs chandelles, paraissent et disparaissent sous les grands arbres.

Aux clameurs féroces des chiens répondent les cris sauvages des hommes, pour les appuyer et forcer l'animal à fuir.

Les nombreux ouvriers de bois dont l'habitude est de travailler dans les futaies devant leurs loges, une partie de la nuit, à faire du merrain, avaient tous allumé des feux qu'ils prenaient plaisir en entretenir, cette nuit-là, avec des lamés de bois longues et minces qui produisaient des flammes s'élevant à une hauteur prodigieuse. Le spectacle était féérique, surnaturel, fantastique.

Ah ! cette chasse mémorable et cette nuit courte et longue resteront à jamais gravées dans mon esprit.

L'animal harassé était au nez des chiens qui semblaient par moments vouloir le dévorer vif ; mais jeunes, et n'étant en force, ils ne pouvaient l'arrêter.

Parfois des abois effrayants, épouvantables, des cris de chiens blessés, qu'il était impossible d'aller défendre. pro-

duisaient sur ma jeune imagination des émotions indicibles !... Et c'est en cette attitude que l'aurore me surprit.

Je m'attache aussitôt à la suite de la meute, afin d'être prêt à servir convenablement le ragot à la première occasion qui s'offrirait.

Mais... les bruyères de Soulisse sont très-hautes ; impossible de distinguer l'animal, qui se faisait battre et rebattre comme un lapin sous ces maudits arbustes !... J'étais désespéré !...

Je pris le parti de me poster tout près d'un étroit sentier recouvert par les bruyères, mais dans lequel je l'avais entrevu passer et repasser suivi des chiens.

Après une longue attente, je suis assez heureux pour apercevoir ses écoules au bout de ma carabine ! Le coup part ! Il tombe ! se relève et retombe pour ne plus bouger !

Les chiens arrivent, se jettent dessus, le mordent à belles dents. L'hallali est sonné et ressonné... Il annonce notre succès à tous les échos de la forêt !

Nous rentrons au Point-du-Jour triomphants. En me voyant descendre de cheval, mon vieux camarade me dit très-vivement :

— Mon chér ! je crois vraiment que vous êtes encore plus enragé de la chasse que moi !

— C'est peut-être vrai, mon bon ami, mais je n'acquiescerai jamais votre savoir et ne saurai jamais percer au fourré, traverser les haies et passer par-dessus tous les obstacles qui se présentent, comme vous !

III

CHASSES D'AUTREFOIS EN NIVERNAIS

Le Nivernais est un pays très-boisé. D'après la statistique faite de son étendue, le cinquième du sol est couvert de bois. Les forêts attenantes à celles de l'Allier, du côté sud-ouest, se continuent à l'est sur le Morvan et la Côte-d'Or, leur étendue est immense. Celles du côté ouest qui partent de Dornes, faisant suite à celles du département de l'Allier s'étendent sur Four, Decize, Nevers, Clamecy, Auxerre etc. Elles sont généralement très-fourrées, mal percées, mais très-peuplées en fauves et bêtes noires.

Il y a cinquante ans les loups étaient tellement nombreux que les propriétaires et fermiers avaient beaucoup de peine à s'en défendre. Ils détruisaient une grande partie des bestiaux et animaux de toute espèce. Ils venaient prendre les chiens la nuit et souvent le jour jusque dans les cours des domaines. On les voyait fréquemment à l'affût en plein jour sur les lisières de bois. Les bergers et bergères étaient constamment en alerte.

Un chasseur de cette époque M. Brière, propriétaire de

la terre d'Azy, près Nevers, leur faisait une guerre acharnée. Il avait formé une meute de 30 à 40 chiens de Vendée de grande taille, les uns étaient à poil dur, les autres griffons. Dans ces derniers il en était de très-curieux dont les poils étaient démesurément longs, cachaient entièrement leurs yeux et faisaient paraître leurs pattes d'une largeur énorme. Ces chiens étaient généralement robustes, très-ardents et très-mordants. Ils étaient conduits par un piqueur célèbre par son intrépidité et son habileté ? Il se nommait Charrier. Lorsqu'il était à la poursuite d'un loup, il passait partout, bravait tout. Les chasseurs de ce temps-là parlent encore de ses hauts faits avec feu et enthousiasme. Son courage dépassait souvent la témérité ! Plusieurs l'ont vu traverser la Loire à cheval à la suite de ses chiens, et personne n'ignore cependant combien sont dangereux les sables mouvants du fleuve, dans lesquels cavalier et cheval peuvent disparaître, mais il y a, paraît-il, un bon Dieu pour les piqueurs, car Charrier aurait dû périr cent fois pour une ?

Feu M. le comte Benoist-d'Azy, gendre de M. Brière, m'a affirmé bien des fois que le nombre de loups détruits par son beau-père s'était élevé à 1185, et que la preuve positive du fait se trouvait à la préfecture de Nevers. C'est réellement prodigieux, en même temps qu'un immense service rendu au pays.

Ce qui explique ce succès extraordinaire, c'est qu'à cette époque on chassait le loup en grand nombre, car tous comprenaient la nécessité de détruire ces animaux malfaisants et dangereux. Parmi les anecdotes que m'a racontées M. Benoist-d'Azy, il en est une fort curieuse, et digne d'être

rapportée : fin de l'année 1838 M. Brière avait pris ou détruit; dans la saison de chasse, 99 loups, chasseur et piqueurs faisaient journellement de suprêmes efforts pour prendre le centième... Certain jour, dès l'aube, un grand loup fut signalé dans les bois d'Anlezy, M. Brière en fut aussitôt informé. Le piqueur, les chevaux, les chiens furent mis immédiatement en route pour essayer de saisir le brigand par les oreilles et compléter la centaine. Mais il y a dans l'espèce de ces fauves, paraît-il, des voyageurs doués de beaucoup d'instinct et d'une grande vigueur. Aussi au premier coup de gueule des chiens, le redoutable animal débuchait sur la forêt de Vincence, traversait la Loire peu après et se réfugiait dans les bois de Four, dans lesquels il se fit rebattre jusqu'à la nuit. En arrêtant les chiens il fut décidé qu'on rattaquerait l'animal le lendemain matin au point du jour et qu'on le chasserait à mort. Le lendemain donc M. Brière accompagné de son vaillant piqueur frappait à la brisée de la veille, les chiens, bien qu'un peu fatigués, reprennent la voie et après un rapproché d'une grande heure environ relancent la maligne bête ; Charrier s'assure aussitôt du pied et après avoir reconnu que c'était bien le même animal, sonne les bien-aller les plus ronflants et la chasse marche avec un entrain et un ensemble admirable. Le loup était pour ainsi dire avec les chiens qui le chassaient à vue le plus souvent ! après s'être fait rebattre quelques minutes, il débuche sur les bois de Montmort, près Ussy-l'Évêque, dans lesquels il se fit chasser jusqu'à la nuit ; et, bien que les chevaux et les chiens fussent fatigués, il fut arrêté en les rampant qu'on le rattaquerait encore le lendemain matin au jour pour avoir plus de

chance de le prendre... Le lendemain donc chasseurs et piqueurs partaient pour l'attaque du grand loup lancé deux jours avant dans les bois d'Anlezy. Les chiens, les chevaux convenablement soignés paraissaient devoir résister encore aux fatigues d'une nouvelle chasse !... Charrier, dont la voix énergique entraînait ses rigoureux vendéens, les excite en leur donnant la voie de la veille ! Tous partent criant comme des enragés et après trois quarts d'heure d'un très-beau rapproché relancent le grand loup ! Charrier appui ses chiens de la trompe et de la voix, la chasse marche bon train et si bien que l'animal pressé, harcelé, débuche sur les bois de Mont-Saint-Vincent en pleine Bourgogne ! Cette course pénible épuisa peu à peu les forces des chiens et des chevaux ! Les uns et les autres n'allaient plus qu'au pas et force fût aux chasseurs, à l'approche de la nuit, de faire halte et rentrer au bourg le plus proche pour faire reposer chevaux et chiens qui étaient exténués. Et M. Brière ne se coucha qu'après s'être assuré qu'il n'existait point de chevaux, de chiens de loup dans les environs à acheter pour continuer sa chasse. Il partait le lendemain en poste pour rassurer sa famille. Quant à Charrier il avait trop la rage au cœur pour dormir, il passa trois jours entiers à maugréer et à regretter de n'avoir pas un second relais de chevaux et de chiens pour prendre son centième loup la même année de chasse ?

Je ne parlerai pas davantage des chasses de M. Brière ne l'ayant pas connu, les faits que je viens de citer sont suffisants pour édifier le lecteur sur la valeur et l'intrépidité de ce chasseur émérite qui fut en même temps homme de bien et homme du devoir.

Peu après la mort de M. Brière et le départ de Charrier, les loups recommencèrent leurs ravages de plus belle. On avait beaucoup de peine à s'en garer même le jour, lorsque M. le marquis du Bourg indiqua à ses fermiers le moyen de détruire par le poison ceux qui volaient les moutons confiés à la garde des bergers. Voici comment il s'y prit : Certain jour, prévenu qu'un loup de grande taille venait d'enlever la plus belle brebis du troupeau et qu'il l'avait emportée dans les bois de Prye attenants au domaine ; M. du Bourg ordonna aussitôt à son garde de suivre attentivement les traces du loup qui, avec son fardeau, ne pouvait être loin, afin de découvrir l'endroit où il a commencé à dévorer sa proie. Il lui donne ensuite l'ordre de saupoudrer les restes du festin de stricknine aussitôt qu'il les aura trouvés, mais sans y toucher, puis de se retirer sans bruit avec ses gens.

Le lendemain le garde alla voir si les restes de la brebis avaient été mangés. Quelle fut sa surprise en trouvant deux loups étendus raides morts à côté l'un de l'autre...

La chose fit grand bruit et fut racontée partout et de tous côtés : Aussi tous les propriétaires et fermiers s'empressèrent-ils d'user du même procédé qui leur a réussi à merveille, si bien que les habitants du Nivernais sont parvenus par ce moyen à détruire tous les loups du pays ; aussi n'en voit-on plus aujourd'hui que de passage. Au premier larcin ils sont stricknisés, car le loup revient toujours à l'endroit où il a laissé des débris de viande, à moins qu'il ne sente quelque danger.

Le moyen de faire périr ces brigands est donc bien simple, je le garantis infailible.